

Solennité de Saint Benoît – Abbaye de Poblet – 11 juillet 2024

Bénédiction abbatiale du P. Rafael Barruè i Broch

Lectures : Proverbes 2.1-9 ; Éphésiens 4.1-6 ; Luc 22.24-27

Pour comprendre l'importance du passage de l'Évangile de Luc que nous venons d'entendre, il faut tout d'abord rappeler qu'il s'insère dans le récit de la dernière Cène au cours de laquelle le Christ a institué l'Eucharistie, annonçant la trahison de Judas et le reniement de Pierre. Tous partent ensuite pour Gethsémani où Jésus vit sa douloureuse agonie spirituelle, s'en remettant totalement au Père, avant d'être arrêté et conduit à sa passion et à sa mort sur la Croix.

C'est au milieu de tout cela, donc au cœur du cœur de la mission rédemptrice du Christ, que les disciples commencent à se disputer pour savoir "lequel d'entre eux devait être considéré comme le plus grand" (Lc 22,24).

L'Évangile nous révèle ce par quoi Jésus se sent trahi, non seulement par Judas, mais aussi par les autres disciples, même par Pierre, même par nous. Mais surtout, il nous révèle pour quelle triste réalité humaine Jésus donne sa vie, son Corps et son Sang, en se dirigeant résolument vers l'agonie, la passion et la mort, puis la résurrection.

Le vrai problème de l'humanité, du cœur humain, n'est pas la fragilité qui peut nous faire tomber dans la trahison et le reniement de notre meilleur ami. Le vrai problème, c'est la soif d'être plus grand que les autres, l'illusion que c'est là la plénitude de notre existence, ce pour quoi nous avons été créés, et même que c'est là le but de la mission du Fils de Dieu que nous sommes appelés à suivre. Depuis Adam et Eve, depuis Caïn, l'humanité est animée par le mirage de la grandeur comparative, le désir d'être plus grand que les autres et même que Dieu.

"Les rois des nations les gouvernent, et ceux qui les dominent sont appelés bienfaiteurs" (Lc 22,25). Se faire appeler bienfaiteurs, c'est prétendre pouvoir créer le bien, en être l'origine. C'est une idolâtrie qui oublie que Dieu seul est bon, que Dieu seul est la source et le créateur du bien de l'humanité.

Au milieu de cette dispute universelle, qui est comme un fleuve de lave qui continue à jaillir de l'enfer et à couler dans l'histoire du monde, produisant des divisions et des guerres, le Fils de Dieu est envoyé. Tout le monde s'imagine, comme Judas, que Jésus va prendre la première place, qu'il va régner sur le monde entier. Au contraire, le Fils de Dieu vient et prend la dernière place. Dès sa conception, il se met à la place des derniers, des plus pauvres, dans le sein d'une humble fille d'un village sans importance, d'où, comme le dira Nathanaël, rien de bon ne peut sortir (cf. Jn 1,46). Mais précisément, le mystère de la grâce n'est pas que quelque chose de bon ou un bienfaiteur vienne de Nazareth et du monde : le mystère de la grâce est que tout ce qui est bon en Dieu, le Fils du Père, vienne à Nazareth, entre dans le monde.

Le Christ renverse ainsi toute la hiérarchie des valeurs humaines. Mais il ne le fait pas par une nouvelle doctrine, une nouvelle philosophie, une nouvelle morale, ni même une nouvelle religion. Il le fait par la présence de sa personne. En effet, plutôt que de demander à ses disciples d'être humbles, de servir, de choisir la dernière place, de donner leur vie en mourant pour les autres, Jésus se fait humble serviteur, esclave de tous, s'abaissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix (cf. Ph 2,5-8). Voici sa réponse à la dispute universelle du monde et de ses disciples pour savoir qui serait le plus grand, le meilleur, le plus fort, le plus important, le plus riche ou le plus intelligent : "Qui est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Pourtant, moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert". (Lc 22,27)

L'humble présence du Christ est le grand et définitif "pourtant" que Dieu, en s'incarnant, a placé dans le monde comme un "signe de contradiction" à toutes les valeurs du monde qui essaient toujours de nous attirer. Or, là où le monde nous attire et nous pousse, là où il nous trompe en nous faisant croire que nous sommes les plus grands, précisément là, le Christ n'est pas là, le Christ n'est pas présent, il n'est pas donné, il ne vit pas parmi nous, parce qu'il est au milieu de nous comme celui qui sert, il est Seigneur et Maître comme l'esclave qui nous lave les pieds, il est Roi sur le trône de la Croix.

Saint Benoît a toujours gardé le regard fixé sur le Christ présent et serviteur ; il a voulu le suivre là où il allait, là où il était présent parmi les hommes. Il ne voulait rien préférer d'autre que Lui (RB 4,21 ; 72,11), mais Lui vraiment, Lui vraiment présent, vraiment doux et humble de cœur. Chaque chapitre de la Règle de saint Benoît enseigne comment vivre en adhérant en tout et avec tous au Seigneur qui se fait humble serviteur pour nous aimer jusqu'au bout. Pour saint Benoît, l'humilité n'est pas seulement une manière de se considérer soi-même : c'est avant tout une attitude d'adoration qui considère Jésus-Christ, qui le reconnaît là où il s'abaisse pour nous servir, pour nous sauver, et pour demander l'amour et l'accueil à tout frère ou sœur, en particulier aux plus pauvres, aux malades, aux pèlerins et aux étrangers. La porte du monastère doit devenir comme la porte du tabernacle où le Christ est vraiment présent. Ainsi, c'est comme si toute l'humanité, vue du monastère, devenait paradoxalement un espace sacré d'où Dieu vient à notre rencontre, pauvre, seul, abandonné, blessé, désorienté, pour demander accueil et transformer notre maison en Temple, et notre communauté en Église, en peuple saint de Dieu. L'Église, toute communauté chrétienne, se forme toujours et seulement si Jésus est présent au milieu de nous. Mais le Christ est présent au milieu de nous "comme celui qui sert".

L'abbé, cher P. Rafael, est alors le berger appelé à conduire les frères au Christ, comme le Christ nous conduit au Père. L'abbé ne peut pas conduire les frères à un autre Christ que le Christ qui sert, qui donne sa vie, qui la perd pour ses frères. Si le Christ est au milieu de nous comme celui qui sert, l'abbé ne conduit pas à Lui s'il vise la grandeur, le succès, la richesse de sa communauté. L'abbé représente le Christ, se tient à la place du Christ, tient sa place dans la communauté (cf. RB 2,2). Mais il le représente pour conduire les frères là où le Christ a choisi d'être, là où il a choisi de descendre, de disparaître à la gloire du monde pour être glorifié par le Père.

La présence du Seigneur ne s'est pas arrêtée là où il a fait des miracles, là où il a attiré des foules, là où il s'est transfiguré sur la montagne, là où tous l'ont acclamé à son entrée à Jérusalem. Le Christ s'est arrêté sur la Croix, au Sépulcre, dans l'Eucharistie, pour rester et marcher avec nous chaque jour jusqu'à la fin du monde, comme le Seigneur ressuscité qui porte sur son corps les plaies de la Croix.

C'est vers ce Christ, vers ce Seigneur, que l'abbé doit toujours se guider et conduire la communauté, c'est ce Seigneur qu'il doit toujours suivre avec ses frères, certain dans la foi et l'espérance que c'est avec Lui et en Lui que tous ensemble, comme le promet saint Benoît, nous atteignons la vie éternelle (cf. RB 72,12), la plénitude de vie pour laquelle nous avons été faits et à laquelle tout cœur humain aspire.

Ce n'est qu'en suivant et en adorant ensemble le Dieu qui se fait serviteur que nous pouvons découvrir notre unité, celle de la communion. Vouloir être plus grand que l'autre est le principe de toute division et de tout conflit. Au contraire, en adhérant au Christ qui sert, nous nous trouvons unis par l'amour et la gratitude. L'unité de l'Église, et de toute l'humanité, n'est pas le sommet d'une pyramide, mais sa base. En nous appelant à nous laver les pieds les uns aux autres, Jésus nous appelle à l'unité fraternelle, à la communion qui nous fait passer de la mort à la vie en aimant nos frères (cf. 1 Jn 5,14).

C'est pourquoi saint Paul nous exhorte : "Conduisez-vous d'une manière digne de la vocation que vous avez reçue, en toute humilité, douceur et magnanimité, vous supportant les uns les autres dans l'amour, ayant à cœur de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Un seul corps et un seul esprit, comme une seule est l'espérance à laquelle vous avez été appelés, celle de votre vocation" (Ep 4,1-4).

Nous sommes appelés à l'espérance de notre vocation à suivre le Christ dans le don humble et doux de son Cœur ; nous sommes appelés à l'espérance de la communion qui naît de sa présence au milieu de nous. Et l'abbé est appelé à vivre sa tâche uni au Christ et avec joie, parce que sa fécondité paternelle n'est pas promise à la grandeur de savoir dominer, mais à la petitesse de savoir servir.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé général OCist